

— Cette fois est la première de ma vie que je te vois.

— Et ce jeune homme, poursuivit Montbars, ne sais-tu pas qui il est ?

— Pas davantage, répondit Sandoval.

— Puisque tu as la mémoire si ingrate, je dois évoquer ces souvenirs du passé. Ce jeune homme, c'est le chevalier de Morvan, l'homme qui s'est jeté à la mer pour te sauver lorsque tu fis naufrage sur les côtes de Bretagne.

— Alors, interrompit le comte avec joie, car il sentait l'espoir lui revenir au cœur, je n'ai plus rien à craindre ! Mais il me reste en effet, une dette à payer : j'ai parlé de quinze mille piastres pour ma rançon, je change ce chiffre en celui de trente mille !... Un grand d'Espagne ne doit pas marchander avec la reconnaissance.

— Mon Dieu ! que tu fais donc fausse route, reprit Montbars avec une expression d'écrasante ironie ; tes offres s'adressent à des millionnaires, tes insultes à des gentilhommes d'une naissance au moins égale à la tienne ! Tu es mal inspiré, Sandoval !... Revenons à ce qui me concerne. Tu ne me connais pas, dis-tu ; je suis donc bien changé ! Au fait, j'ai tant souffert ! Veux-tu savoir mon nom ?... On m'appelle Montbars !

— C'est toi qui es Montbars, le chef de la flibuste ! s'écria le comte en regardant avec avidité l'homme célèbre qu'il avait si longtemps et en vain poursuivi de ses efforts et de sa haine ! Ah ! tu es Montbars ! Alors ce n'est pas l'appât du gain qui t'a conduit vers moi !... Ta présence ici indique de secrets desseins.

— Mes desseins, tu les connaîtras tout à l'heure... Qu'ai-je à craindre d'un galant homme tel que toi !... Je continu : sais-tu, avant d'avoir gagné le nom que je porte aujourd'hui ce que j'étais ?...

— Que m'importe ! abrégeons...

— Oh ! cela t'importe beaucoup, au contraire !... Cette révélation ne peut manquer de flatter ton orgueil... Montbars le Grand, comme on m'appelle, Montbars, l'effroi des Espagnols, le redoutable ennemi du roi catholique qui n'hésiterait pas à payer ma tête du prix de plusieurs millions, Montbars était jadis l'esclave du comte de Monterey...

— Que dis-tu ? tu as été, toi, mon esclave !

— Oui, monseigneur, il y a de cela vingt ans !

Le flibustier s'arrêta un instant, puis d'une voix sourde et articulée :

— Cette date de vingt ans, reprit-il, ne te rappelle-t-elle aucun souvenir, misérable ?

— Aucun, dit le comte dont la pâleur devenait de plus en plus marquée...

Montbars fut obligé de faire une nouvelle pause.

De Morvan, la main appuyée sur son cœur se déchirait la poitrine avec les ongles : sa douleur était trop intense pour lui laisser le bénéfice et le soulagement des larmes.

— Il y a vingt ans, reprit Montbars, ton habitation fut le théâtre d'un drame horrible, dont le souvenir m'est encore aussi présent que s'il datait d'hier ! Ta femme, ange de beauté au cœur de démon, avait un amant. Tu sais ce que je veux dire ?

— Tu en as menti ! interrompit Sandoval, menti comme un lâche et un infâme que tu es !...

— Bâillonnez cet homme ! dit Montbars en s'adressant à ses flibustiers qui, en un clin d'œil, exécutèrent cet ordre. Je poursuis :

— Sa honte était découverte, ta femme, pour cacher sa faute, accusa hardiment un de tes esclaves de l'avoir attirée dans un guet-apens !... C'était odieux, n'est-ce pas ? mais que veux-tu, il fallait bien que cette femme se défendit ! qu'elle essayât de se sauver de l'infamie par le mensonge !... Toi, — et

voilà, vraiment, ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, — toi qui savais à quoi t'en tenir sur ces prétendues violences, toi qui savais parfaitement l'innocence du malheureux esclave si injustement dénoncé, tu affectas de croire à cette ignoble accusation... L'infortuné, saisi, terrassé, comparut devant toi. Cette scène est présente à mes yeux ; il me semble que je la vois encore ; elle se passait dans la cour de ton habitation, une cour exactement pareille à celle où nous nous trouvons en ce moment. Ta victime était surveillée et contenue par tes esclaves, absolument comme tu l'es à présent par mes braves flibustiers ; toi, tu te tenais debout devant elle, le front menaçant, les sourcils froncés. Regarde mon front, vois les contractions de mes sourcils : je dois te rappeler ce que tu étais alors. Quant l'infortuné voulut se défendre, aux premières paroles de justification qu'il prononça, tu le fis bâillonner ! Il me semble, si je ne me trompe, qu'un bâillon comprime aussi à cette heure ta voix !... Oui, la scène qui se passe maintenant est parfaitement identique à celle qui eut lieu il y a vingt ans, et dont les détails ont fait une si vive impression sur ma mémoire. Je me trompe, un détail manque, c'est un frère qui pleure et embrasse les genoux du bourreau, en lui demandant la grâce de la victime.

Montbars fit, pour la troisième fois, une légère pause ; puis, après avoir surmonté son émotion, il reprit :

— Sandoval, l'esclave que tu condamnâs à mourir sous le fouet laissait un fils et un frère. Son fils, c'est le comte Morvan ; son frère, c'est moi !... Tu dois à présent deviner quel sort t'attend ! Louis, continua le flibustier, prononce son arrêt ! Au fils appartient le droit de disposer de l'assassin de son père !...

De Morvan, quoiqu'il fût bien facile de deviner à sa contenance les passions furieuses qui grondaient en son cœur, hésita : tout à coup il se laissa tomber à genoux et se mit à prier à voix basse avec ferveur.

Les flibustiers, émus par le récit de Montbars, attendait avec une sauvage impatience la décision qu'allait prendre le jeune homme ; mais ils respectaient son recueillement.

Enfin, de Morvan se releva, et s'avança à pas lents vers le comte :

— Sandoval, lui dit-il d'une voix grave et solennelle, Dieu m'est témoin que si tu avais tué loyalement mon père, soit dans une mêlée, soit dans un combat singulier, aujourd'hui que le hasard te met en ma puissance, je te traiterais en gentilhomme ; ta vie srait sacrée pour moi !... Monstre de férocité, que le sang versé retombe sur ta tête ! Tu es indigne de pitié. Te pardonner, ce serait me rendre complice de ton crime. C'est la main sur mon cœur, et du plus profond de ma conscience que je dis : " Assassin, tu vas mourir de la même mort que tu as infligée, il y a vingt ans, à l'infortuné et innocent comte de Morvan, mon père ! "

A peine le jeune homme eut-il prononcé cet arrêt que les flibustiers, frémissants d'impatience, se mirent en devoir de l'exécuter.

Les apprêts du supplice ne furent pas longs, ils enfoncèrent dans le sol, à distances égales, quatre baïonnettes, puis ils étendirent Sandoval par terre et attachèrent solidement ses membres aux tiges de fer.

— Amis, leur dit Montbars, ce monstre n'est pas digne de mourir de vos mains !... Allez chercher ses esclaves !...

Une minute plus tard, dix esclaves stupéfaits attendaient, armés de lanières, qu'on leur donnât le signal de commencer leur horrible et sanglante besogne.

— Frappez, dit Montbars, et surtout ne vous fatiguez pas !... Après avoir désiré une vengeance pendant vingt ans, on peut bien

consacrer une heure à la punition du coupable !

Les lanières sifflèrent en s'agitant dans les airs, ainsi que des serpents furieux et retombèrent sur le corps nu de Monterey qu'elles marquèrent de sillons sanglants.

— J'ai entendu les gémissements de mon frère ! s'écria Montbars, il me faut aussi entendre l'agonie de son meurtrier.

S'élançant alors vers Sandoval, le flibustier détacha le bâillon qui lui étouffait la voix.

Il est de ces tableaux qu'une plume ne doit jamais retracer !

Le supplice du comte de Monterey dura sans interruption, sans trêve, pendant plus de deux heures, deux siècles !...

Une fois que le grand d'Espagne ne fut plus qu'un informe cadavre, de Montbars jeta loin de lui la cuirasse dont il s'était revêtu, et entraînant de Morvan, qui, pâle comme un mort, n'avait pas, durant tout le cours de l'horrible exécution, prononcé une seule parole :

— A présent que nous avons accompli notre devoir, mon cher Louis, lui dit-il, cherchons dans l'excitation de la lutte et dans les âpres joies de l'ambition l'oubli d'un irréparable malheur !...

Le jeune homme morne, et toujours silencieux, traversait, en suivant machinalement son oncle, la grande place de Carthagène, lorsqu'une voix dont le timbre le fit tressaillir, frappa ses oreilles ; en levant les yeux il aperçut Fleur-des-Bois.

Le visage de la délicieuse enfant reflétait une grande tristesse.

— Mon chevalier Louis, lui dit-elle, viens avec moi... Je vais rejoindre mon père qui se meurt !...

— Ton père se meurt ? répéta de Morvan.

— Oui, mon chevalier ! il a été blessé à l'attaque de Gezemanie : on désespère de ses jours !...

— Fleur-des-Bois, suivie de de Morvan et de Montbars, entra bientôt dans le palais de l'intendance, que l'amiral de Pointis avait fait métamorphoser en une ambulance pour recevoir les blessés.

Barbe-Grise, couché sur un matelas jeté par terre, était à toute extrémité : néanmoins il avait conservé sa connaissance entière.

— Te voilà donc, Jeanne, dit-il, j'ai compté avec impatience les minutes et les secondes que tu es restée absente !... Eh bien ! viendra-t-il ?

— Oui, mon père, dans une heure. Il me l'a promis.

— Mais dans une heure il sera trop tard, je ne serai plus, dit le boucanier. Retourne le trouver. Je veux qu'il vienne tout de suite...

— De qui parle-tu, mon pauvre Barbe-Grise ? demanda Montbars à son vieil ami.

— De l'amiral ! de M. de Pointis !... Il a, m'as-tu dit, des pleins pouvoirs du roi !... Je veux qu'avant ma mort il me reconnaisse pour un Kerjean !

— Je me charge de la commission, Barbe-Grise, répondit Montbars.

Dépêche-toi ! si je n'attendais pas l'amiral, je serais déjà mort... Je me cramponne du mieux que je puis à la vie, mais il n'y a pas de temps à perdre !...

Le boucanier parlait encore que déjà Montbars était parti : un quart d'heure après il revenait en compagnie du baron de Pointis. L'amiral, revêtu de son grand uniforme, se pencha sur l'agonisant et lui prenant la main :

(A suivre.)